

lente passion la fera déborder. Son cœur est un volcan. L'amour autant que la haine de ces gens-là est terrible. Si j'étais femme, j'aurais peur d'appartenir au marquis d'Alviella. Il n'a qu'un vague soupçon de la réalité qui existe entre moi et lui, et s'il avait pu me tuer d'un regard il l'aurait fait vingt fois déjà : je l'ai lu dans ses yeux. Pour vous, pour vous surtout, redoutez cette terrible tendresse.

Ces paroles, chaleureusement prononcées, plongèrent la fille du banquier dans une méditation profonde.

Le quadrille était fini depuis quelques instants déjà, et sans bouger elle semblait prêter encore l'oreille à son cavalier. De sourdes craintes s'infiltraient dans son âme. Ce que venait de lui dire Georges répondait à de secrètes appréhensions, fort vagues jusque-là, mais qui venaient de prendre une forme définie. Cette concentration, que Maurange constata avec une joie secrète, fut de courte durée.

Rappelée à elle par le silence prolongé de l'orchestre :

—Convenez que vous avez voulu simplement et diplomatiquement m'effrayer, dit-elle.

De Maurange ne lui répondit que par un signe presque imperceptible. Clotilde, à ce signe, se retourna et vit à deux pas d'elle le marquis, pâle comme un spectre et qui pourtant s'avança vers elle le sourire aux lèvres :

—Seriez-vous assez bonne, lui dit-il, mademoiselle, pour m'accorder un quadrille ?

—Impossible, monsieur le marquis, je les ai donnés tous.

—Monsieur est-il au nombre des privilégiés ? demanda Sanchez en désignant Georges.

—Oui.

—En ce cas, ce n'est plus à vous, mais à lui que je m'adresse. Voulez-vous bien m'accorder le quadrille que je sollicite, monsieur de Maurange ?

—Non, monsieur le marquis.

—Vous n'êtes point aimable.

—Oh ! permettez : je vous ai fait déjà forcément un sacrifice de ce genre, et il m'a trop coûté pour que, bénévolement et de mon plein gré, il me prenne fantaisie de m'en imposer un second.

—C'est juste, fit froidement Sanchez.

—Vous n'êtes pas raisonnable, monsieur le marquis, dit Clotilde. Vous êtes encore inscrit sur mon carnet pour deux valses ce soir ; que vous faut-il de plus ?

—Eh bien ! répliqua Sanchez sans répondre directement à cette question et poursuivant les idées que la boutade de Georges avait fait éclore en son esprit, puisque ce soir la chose est impossible, daignez au moins m'inscrire pour un quadrille, dans cinq jours, au bal du ministre.

—Volontiers.

—Merci mille fois !

Clotilde prit son carnet et inscrivit Sanchez ; puis, reconduite par Georges, elle regagna sa place, où un autre danseur ne tarda pas à venir la chercher pour danser une polka.

Quelques instants après, le marquis rejoignait Georges dans le petit boudoir où ils se trouveront seuls.

—Je vous défends de danser avec mademoiselle Schunberg, lui dit Sanchez sans préambule.

—Vos armes ! fit tranquillement de Maurange d'une voix basse et calme.

—Vous m'avez donc compris ?

—Admirablement, comme vous voyez. Vos armes ?

Le pistolet à trois pas. Un seul chargé.... dans une heure !

—Oh ! oh ! monsieur le marquis, vous allez beaucoup trop vite !

—Vous refusez ?

—Oui et non. Nous ne sommes pas au Brésil. Je veux bien vous procurer la satisfaction d'essayer de me tuer et m'offrir, en revanche, à votre endroit, la même chance agréable, puisque, de par les lois de l'amour et de la jalousie, l'un de nous est de trop auprès de mademoiselle Schunberg, mais j'ai dix ans de salle, quatre assidus de tir, et je ne veux pas sacrifier ces petits avantages. Je me battraï contre vous au pistolet, si tel est votre bon plaisir, mais d'après les règles ordinaires.

—Je ne comprends pas qu'un homme courageux repousse les conditions d'un combat, quelles qu'elles puissent être.

—Permettez, chez monsieur ; la haine est celle de toutes les passions qui nous égare le plus, et vous semblez exclusivement lui prêter l'oreille. Si bien que sous son empire vous négligez de songer aux plus strictes précautions que la délicatesse nous impose. Il nous faut d'abord, si nous nous battons....

Sanchez fit un mouvement.

—Oh ! tranquillisez-vous, reprit Georges, nous nous battons ; mais il nous faut d'abord, dis-je, que personne ne puisse soupçonner la véritable cause de notre duel, car je crois qu'au Brésil, pas plus qu'ailleurs, on n'a pour coutume de faire bon marché de l'honneur des femmes. Que nous nous battons parce que nous aimons tous deux mademoiselle Schunberg, libre à nous ! mais le temps n'est plus où les preux entraient au tournoi, portant les couleurs de la dame de leurs pensées, et seuls nous devons connaître le motif de notre rencontre !

—Vous avez raison ; après ?

—Après, monsieur ? Eh ! c'est bien simple : pour que la cause véritable reste inconnue, même de nos témoins, il faut en trouver une apparente ; or, quelle que soit la gravité de celle que nos imaginations respectives nous suggéreront, jamais elle ne pourrait justifier un combat de cannibales du genre de celui que vous me proposiez tout à l'heure. La question du courage n'entre pour rien dans mon refus ; car, pour faire accepter par nos témoins des conditions aussi terribles et aussi inusitées, il faudrait que l'injure à laver fût de nature à exiger impérieusement la mort de l'un de nous, et nos cœurs n'admettent d'aussi complètes répressailles que lorsque l'honneur est atteint, non pas directement, mais par une souillure faite à une femme qui vous est proche. Mademoiselle Schunberg n'est point ma parente ; je n'ai ni mère ni sœur.

—J'ai une mère, moi ! fit Sanchez n'écoutant que sa jalousie.

—Oh ! monsieur le marquis, elle a des cheveux blancs !

Et Georges força Sanchez à baisser les yeux malgré lui.

Il reprit :

—Il faut que nous trouvions un prétexte suffisant pour nous battre sérieusement et comme il convient aux gens qui ne font du duel ni une réclame ni une forfanterie, et voici ce que je vous propose.

—Voyons.

—Dans une heure, venez au cercle. J'y serai et vous y ferai bon accueil afin que personne ne puisse soupçonner nos projets. Nous nous mettrons à une table de jeu et le premier motif venu nous servira de prétexte.

—Au jeu ?